

d'animation, de vie, semblait détachée d'une toile de Raphaël ; elle avait la suavité et la candeur virginale que le peintre italien excellait à donner à ses madones. Bien que ses mains fussent gantées, on voyait qu'elles étaient belles. Belles aussi étaient ses dents d'une blancheur de lait et dont une bouche charmante était l'écrin.

Ses yeux grands, pleins de lumière, étaient d'un beau bleu pervenche, et sous son chapeau très frais, très coquet, qui la coiffait à ravir, on devinait une opulente chevelure blonde.

Mais ce que rien ne saurait rendre, ni la plume ni le pinceau, c'était l'adorable expression de son regard loyal et franc, sans hardiesse ni trop grande timidité et ne se dérobant jamais. A ce moment, sans doute en proie à une émotion qu'elle ne pouvait maîtriser, ses joues étaient plus colorées que d'ordinaire ; mais cette rougeur un peu vive augmentait le charme de sa douce physionomie, tout à la fois mélancolique et rêveuse.

En elle tout inspirait la sympathie, l'intérêt, et mystérieusement, irrésistiblement on se sentait attiré vers elle. Au près d'elle, on éprouvait comme une sensation de plaisir et il semblait que l'air qui l'environnait et qu'elle respirait fût imprégné d'un parfum qui se dégageait de sa personne.

Le docteur donnait ses consultations, recevant ses clientes dans l'ordre de leur inscription sur le livre du domestique.

Sans écouter ce qui se disait autour d'elle, sans remarquer les chuchotements dont elle était l'objet, sans un mouvement d'impatience, l'inconnue attendait.

Enfin arriva son tour d'entrer dans le cabinet de M. Chevriot.

— Mme Marie Sorel, appela le domestique.

Elle se leva et d'un pas léger, comme en glissant, elle marcha vers la porte que le domestique venait d'ouvrir et qui se referma dès qu'elle fut entrée.

A la vue de cette belle personne qui se présentait devant lui pour la première fois, le vieux médecin ne put dissimuler un mouvement d'admiration et, chose qu'il faisait rarement, il se dressa debout pour saluer la visiteuse et la pria ensuite de s'asseoir, en lui indiquant de la main un fauteuil.

— Ainsi, madame, dit-il, lorsqu'elle se fut assise et en s'asseyant lui-même en face d'elle, vous venez consulter le vieux docteur Chevriot ?

— Oui, monsieur.

Il l'examinait avec une grande attention et il était facile de voir qu'il éprouvait déjà pour cette inconnue une profonde sympathie.

— Qui vous a conseillé de vous adresser à moi ? reprit-il ; est-ce votre médecin ?

— Je n'ai pas de médecin, monsieur, je n'en ai jamais eu.

— Bien, fit le docteur souriant, cela prouve que, jusqu'à présent, vous avez toujours joui d'une excellente santé.

— C'est vrai, monsieur, je ne me rappelle pas avoir été malade, car pour de petits malaises passagers, on ne peut pas dire qu'on est malade.

— Sans doute.

— J'ai entendu parler de vous, monsieur le docteur, et l'on faisait si chaudement l'éloge de votre savoir, de votre caractère, on parlait avec tant d'enthousiasme de votre affabilité, de votre bonté, que je me suis décidée à venir vous trouver.

— On exagère beaucoup mon mérite, mon enfant, répliqua le docteur avec bonhomie, et peut-être n'ai-je pas droit à ces éloges que vous avez entendus. Mais c'est de vous qu'il s'agit et non de moi. Occupons-nous donc de vous. N'ayant jamais consulté un médecin, pour cette raison que vous n'avez jamais été malade, — ce dont je vous félicite, — vous ne pouvez savoir de quel mal vous êtes atteinte aujourd'hui.

La jeune femme se contenta d'incliner la tête.

— Je me hâte de vous dire, d'abord, continua le docteur, que vous avez une très bonne figure et que je ne découvre aucun symptôme inquiétant ni sur votre teint, ni dans vos yeux. Voulez-vous mettre votre main dans la mienne ?

Elle obéit.

— Température ordinaire, dit le docteur.

Puis il interrogea le pouls de la consultante.

— Rien d'anormal, reprit-il, pulsations régulières, pas de fièvre. S'il y a eu vous de l'agitation, je mets cela sur le compte d'un peu d'inquiétude. Voyons la langue. Bien. Mais elle est superbe, votre langue !

Allons, allons, ajouta-t-il avec son bon sourire, vous pouvez vous rassurer, votre maladie n'est pas bien grave.

Il y eut un moment de silence pendant lequel le docteur continua d'étudier la physionomie de la jeune femme.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-il.

— Dix-huit ans et demi.

— C'est à peu de chose près l'âge que je vous donnais. Avez-vous une profession ?

Après un instant d'hésitation, la jeune femme répondit :

— J'ai appris l'état de couturière, monsieur ; mais par suite de circonstances qu'il est inutile de vous faire connaître, j'ai quitté mon métier et suis entrée dans une maison de commerce.

— Ce que vous faites maintenant ?

— Depuis six mois je ne travaille pas, répondit-elle.

Maintenant, mon enfant, reprit-il, revenons à notre consultation.

— Mais, monsieur le docteur, vous croyez que je n'ai rien.

— Selon les apparences, vous seriez en état de parfaite santé.

— Eh bien, voyons, mon enfant, dites-moi bien exactement ce que vous éprouvez, je vous écoute.

La jeune femme parla longuement

Le docteur, le coude sur le bras de son fauteuil et la tête dans sa main, écoutait, grave, réfléchi, ne détournant pas les yeux du visage de la jeune femme.

Quand elle eut fini, son regard interrogea anxieusement M. Chevriot.

Celui-ci se redressa et, un peu brusquement :

Vous n'avez rien à craindre, lui dit le médecin. Vous n'avez qu'à vous réjouir de votre état de santé.

La jeune femme releva la tête ; elle était rayonnante.

Fixant ses yeux ardents sur M. Chevriot, elle s'écria :

— Est-ce bien vrai, monsieur le docteur ? Vous ne vous trompez pas, vous êtes sûr, bien sûr que je ne suis pas gravement malade.

— Absolument sûr.

Elle se dressa sur ses jambes, plus radieuse encore.

Ah ! elle ne cherchait pas à cacher à M. Chevriot, stupéfait, la joie qu'elle éprouvait.

— Merci, monsieur le docteur, mon bon docteur ; oh ! que j'ai donc bien fait de venir vous voir.

Elle tira de sa poche une pièce de vingt francs qu'elle se disposait à glisser dans le plateau d'argent où il y en avait déjà une vingtaine d'autres ; mais M. Chevriot éloigna doucement son bras en lui disant :

— Non, je ne veux pas ; les consultations du genre de celle-ci ne se payent pas. Maintenant que vous me connaissez, ajoutez-t-il, voyez en moi un vieil ami, et si plus tard vous avez besoin de moi, n'hésitez pas à venir me trouver.

— Je n'oublierai pas ces bienveillantes et bonnes paroles, monsieur le docteur ; merci, merci.

Le vieillard serra paternellement la main de la jeune femme. Ils échangèrent un dernier salut et elle se retira.

## II

### JOIE ET DOULEUR

Quand la jeune femme, que nous avons entendu appeler Marie Sorel, sortit de la maison du docteur Abel, se dirigeant vers la rue Taitbout pour prendre ensuite la rue Lafayette et gagner la rue de Chabrol où elle demeurerait avec une de ses tantes, elle ne s'aperçut pas qu'un jeune homme s'était mis à la suivre, gardant entre elle et lui une distance d'une vingtaine de pas, pas plus qu'elle n'avait remarqué, deux heures auparavant, que ce même jeune homme s'était attaché à ses pas lorsqu'elle était sortie de chez elle pour se rendre chez le docteur Abel.